

Lou Valérie Vernet

Grand comme le monde

ROMAN

M+ ÉDITIONS
12 rue de la Part-Dieu
69003 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions
Composition Marc DUTEIL
ISBN : 978-2-38211-157-4

*À ma famille de sang,
De cœur,
Et d'âme.
Merci.*

*Où se réfugier quand aucun chemin
ne mène hors du monde ?
Asta, Jon Kalman Stefansson.*

*Je lui serai fidèle
Même de l'autre côté
Le temps, Slimane et Vitaa*

Il est arrivé jusqu'ici comme partout ailleurs. On ne voit que lui, en vitrine, avec son large bandeau rouge. Posé tout seul, sur son chevalet de bois, sans rien d'autre autour. Ni fleur ni objet. Aucune décoration. Rien qui ne lui fasse de l'ombre ou ne le mette en valeur, plus qu'il ne l'est déjà, tout auréolé de blanc, avec son joli titre noir et sa ceinture rouge. Trônant, majestueux, anonyme, comme si c'était là le dernier exemplaire. Intouchable, inviolable, le nouveau Graal, quasi inaccessible. Entièrement protégé par une paroi de verre. Peut-être l'unique attrait de ce commerce qui tient lieu à la fois de Dépôt de pain, Presse, Tabac, Épicerie et Relais Colis, niché dans la vallée de Trèvezel, au fin fond des Cévennes.

L'homme s'est arrêté pour voir. Au volant de son camion, il guette. En deux heures, pas moins de seize femmes sont entrées. A priori, toutes pour la même raison. Quand elles sont ressorties, un large sourire aux lèvres, elles n'ont pas attendu de bien refermer la porte pour tirer de leur sac ou cabas ou panier, il en a même vu une avec un sac filet de coton bleu, le précieux sésame.

Dans leurs mains, l'enfant était là.

Enfin là.

Elles allaient pouvoir l'accueillir, l'étreindre, le respirer et savoir qui, de l'homme ou des femmes, gagnait toujours. Sur la quatrième de couverture, elles relisaient ce qu'elles savaient déjà. Elles en humaient la promesse. Cette histoire dont on ne savait si elle

était réelle ou fictive mais qui parlait de cette seule sorte d'amour pour laquelle, un jour, elles aussi, elles avaient enfanté. Même à en connaître la trame, les grandes lignes, le mauvais rôle qu'on pouvait leur attribuer, elles savaient le cadeau final, le geste noble.

Qui en premier avait *spoilé* l'intrigue importait peu. Ce soir, cette nuit, ou dans les heures à venir, ça serait entre elles et lui. Au diable les médias ou la rumeur, elles allaient, une bonne fois pour toutes, se faire leur propre opinion. Au-delà de tout jugement et sans qu'elles n'aient rien à justifier, elles seules sauraient, ce qu'elles gardent depuis la nuit des temps en leur sein, qui échappe au raisonnement et encore plus à la littérature.

Et de cela, l'homme au volant de son camion, en était conscient.

C'est ainsi qu'il s'était tu.

Laissant aux femmes et à la mère,
le dernier mot.

18 ans plus tôt

HIVER

*Comme je les aime ces vivants décharnés qui,
Semblant paresser silencieusement au soleil,
Bruissent dans les profondeurs
D'un lent mouvement de renouveau.*

Cahier 2/ Pensées 27.

C'est un nouveau silence. Qui ne ressemble à aucun autre. Un silence inconnu, violent, soudain, brutal. Un silence imposé, sur lequel il a buté. Comme un accident survenu. Inévitable. Incontournable. Un silence que personne n'a encore nommé. Obstiné et complet. Un silence d'oiseau mort qui ne sifflera plus. Qui met en alerte, en appelle à tous les sens. De l'épaisseur d'un mur de pierre, avec une sale odeur de vase. Couleur de la nuit. Mais un silence poreux. Un silence comme un piège. Qui se referme sur lui. L'engloutit. L'avale. Le broie. Un silence avec de grandes dents. Un silence plein de flotte. Un silence sans bruit mais qui hurle en dedans. Qui éructe. Qui foisonne. Qui divague. Foutrement muet, brouillon, plein de vide et de rien. Rempli d'absence, de larmes, de bile, de dégoûts et d'arrogance.

Un silence à hauteur d'homme, tapi dans le cœur d'un enfant.

Pepo voudrait bien le maîtriser ce silence pour qu'il ne déborde plus. Que quelqu'un vienne le chercher et lui trouve une pièce, rien que pour lui, avec écrit sur la porte « *Défense d'entrer. Le silence est occupé. Ne pas déranger* ». À être ainsi en train de travailler, le silence ne serait plus en lui, tout débordant, tout dévorant. Il ne serait plus non plus autour de lui, à ramper partout, sous le lit, sur les murs, à travers la grille d'aération, dans chaque recoin de tous les angles, les trous, les failles, les interstices. Un silence comme ça, qui prend autant de place, qui fouine dans tous les sens, c'est comme une maladie, adipeuse, laide et grotesque. Fatalement assassine. De

l'épaisseur d'un mur de pierre, avec une sale odeur de vase, de la couleur de la nuit et donc que personne ne voit.

Comme une crevure invisible.

Pourtant, il le voit bien que c'est ça, Pepo. Parce que c'est là, partout et que ça n'en finit pas. C'est haut, c'est grand, c'est large. Ça pèse comme un immense rocher qui roule, un rocher qui va et vient. Qui aplatit l'enfant l'entaille, le blesse, l'étouffe, le recroqueville. L'ensevelit. Souvent Pepo oublie de respirer. Il attend pendant longtemps que ça passe. Que revienne un souffle, un battement de cœur. Une urgence de vivre perdue, sabotée, exsangue. Car, et il le ressent sans rien y comprendre, sans même volontairement y penser que c'est un silence blessé qui ne veut pas le tuer. Au mieux l'accaparer, le soumettre, le tétaniser. Mais décidément non, pas le tuer.

Toute la nuit, l'enfant reste ainsi, collé au silence. Abasourdi, paralysé, choqué. Quand il a vu le père tomber, et après, plus rien. Le silence est venu aussitôt derrière. Avec la force d'un océan. Comme une vague gigantesque. La poitrine de l'enfant s'est soulevée et le monde s'est figé. Des heures durant, l'enfant n'a plus bougé, il s'est laissé dévorer. Immobile dans son lit. Sa tête. Son cœur. Il aurait voulu ne pas pleurer. Il a serré les poings. Fort. Comme le père le lui a appris quand la flotte des émotions le dominait. Il disait à Pepo *Serre. Fort. Ça ne coulera plus.* Mais le père n'est plus là pour dire et redire encore. Le père a chu, d'un seul mouvement et ce nouveau silence a gagné. Alors l'enfant s'est endormi, épuisé d'avoir lutté puis d'avoir perdu.

Au-dehors, les oiseaux se sont tus. Maître Coq n'a pas chanté. Même les rats se sont tirés. L'aube éventre la nuit en jetant sur la caravane une réverbération crasse. Bien avant tout ça, l'endroit était lugubre, aujourd'hui, il est fantomatique. La misère du lieu est comme statufiée. Piégée pour l'éternité. Ici et là, de vieux bidons